

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

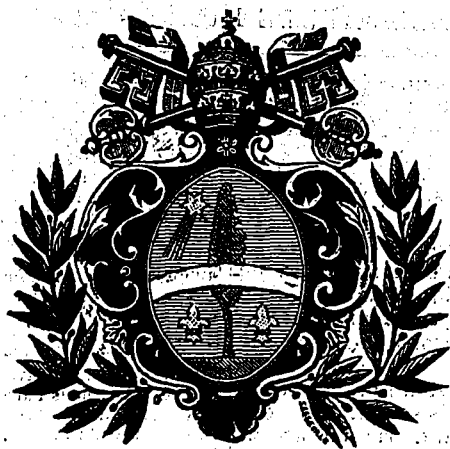
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

"Aime Dieu et



va ton chemin."

Bulletin de l'Union-Allet

VOL. X.

MONTREAL, JUILLET 1883.

No. 7.

SOMMAIRE.

1. ASSEMBLEE GENERALE A JOLIETTE E.
2. UNE REVELATION.

3. L'ÉTÉ.
4. L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

ASSEMBLEE GENERALE A JOLIETTE.

N'ayant pas eu l'avantage d'accompagner les membres de l'Union-Allet à Joliette où ils ont tenu cette année leur réunion annuelle, nous empruntons le compte rendu suivant de cette fête à l'*Etendard* et à l'*Observateur* :

"Dimanche, 1er juillet, à 2 hrs. P. M., les zouaves canadiens du district de Montréal, précédés de la musique du 65ème bataillon, quittaient l'hôtel Richelieu, pour aller prendre leur drapeau chez le président-général, M. N. Renaud. Leur départ fut salué par les applaudissements de la foule qui s'était réunie aux abords de l'hôtel. De la résidence de M. Renaud, l'on se rendit à la gare du chemin de fer du Nord, d'où le train partait à 3 hrs. précises.

"Le voyage, de Montréal à Joliette, fut on ne peut plus joyeux : les chansons, les gais propos, les réminiscences de la vie de caserne, les brillants morceaux exécutés par la musique, tout contribuait à augmenter le charme de la rencontre de vieux camarades. Aussi, lorsqu'à 5½ heures, alors que le train fit son entrée en gare à Joliette, malgré l'impatience que tous avaient d'y rencontrer d'autres camarades et amis, l'on se répétait que le trajet avait paru bien court.

"De la gare, nos zouaves se rendirent au collège de Joliette où les attendait une cordiale réception, pour dire certes le moins. Les RR. Pères Viateurs, qui ont la direction de ce beau collège, avaient mis un dortoir à la disposition des zouaves. Il y eut splendide souper au collège, et dîner non moins splendide offert chez lui, aux membres du bureau de l'Union-Allet, par M. le maire Ed. Guilbault, député du comté de Joliette à la Chambre des Communes.

"Nous saisisons de suite cette occasion pour féliciter les Révds Pères Viateurs et M. le Maire de Joliette, de tout ce qu'ils ont fait pour les zouaves pendant leur séjour dans leur charmante petite ville, et pour les en remercier

non seulement en leur nom, mais au nom de tous les canadiens, qui ont à cœur de voir honorer et respecter ceux qui sont allés là-bas faire connaître, honorer et respecter le nom canadien.

"Il manquait cependant encore plus d'un nom à l'appel, et c'est pour cette raison que vers les 9½ heures, les zouaves reprenaient le chemin de la gare. On allait au devant des camarades de Québec, musique et drapeau en tête et escorté par toute la population de Joliette, qui était en liesse ce jour-là. Lorsque les zouaves des districts de Québec et des Trois-Rivières descendirent du train, et lorsque leur magnifique drapeau fit son apparition sur l'estrade, ils furent salués par des acclamations aussi spontanées qu'enthousiastes; et c'est alors qu'une scène touchante d'amitié et de camaraderie émut tous les assistants. Les zouaves des deux sections, dans le premier élan de leur joie et de leur plaisir de se revoir, échangèrent leurs drapeaux; (l'un était bien digne de l'autre) et c'est au milieu des applaudissements suscités par cette scène, que tous reprirent le chemin du collège.

"Inutile pour nous de parler de la joyeuse soirée qui s'en suivit, de l'entrain et de la gaieté qui ne cessèrent d'y régner, et qui étaient bien propres à nous donner une idée de ces soirées de bivouac, qui doivent rappeler à nos zouaves de si agréables souvenirs.

"Nous pourrions dire bien des choses au sujet de cette soirée, rapporter bien des traits capables d'exciter les éclats de rire de nos lecteurs comme ils en excitaient au collège Joliette dimanche soir, mais nous sentons que nous nous laissons entraîner et que l'espace nous est mesuré. Qu'ils nous suffise de dire qu'à la fin de la soirée sur la gracieuse invitation de Son Honneur le juge et madame Baby, les membres du bureau de l'Union Allet assistaient, chez M. le Juge, à un délicieux réveillon dont madame Baby sut faire les honneurs avec cette courtoisie et cette amabilité qu'on lui reconnaît aussi bien à Montréal qu'à Joliette.

“ Le lendemain, lundi, 2 juillet, après un déjeuner mangé avec un appétit de soldats, les zouaves se rendaient à l'église pour y assister à la grand'messe qui fut chantée par M. l'aumônier de la section de Québec.

“ L'on remarqua beaucoup à l'orgue les voix de MM. A. Lefebvre et M. Filion, ainsi que celle de M. Eugène Varin, dans l'*Ave Maria* de Gounod, qu'il chanta d'une manière remarquable et qui lui fait honneur.

“ Après l'évangile, le rév. Père J. Peemans, prêtre de St. Viateur, et professeur de rhétorique au collège de Joliette, monta en chaire, et prononça l'éloquent et admirable sermon dont nous reproduisons ci-dessous le texte en son entier.

“ Le Révérend Père Peemans, qui est un orateur dans toute la force de ce mot, a été autrefois soldat, et si nous en jugeons par son extérieur imposant, par son accent convaincu et par son geste énergique, il devait être aussi brave soldat qu'il est bon nateur.

“ Et ce n'est pas peu dire. Notre prédicateur est en effet un de ces braves défenseurs du Saint-Siège qui se trouvaient au premier rang à Mentana et qui y firent une marque si brillante. Qui de nous n'a pas entendu parler de la légion d'Antibes connue aussi sous le nom de Légion Romaine. Cette légion, nos lecteurs ne l'ont peut-être pas oublié, était entretenue aux frais et dépens personnels de l'infortunée impératrice Eugénie, dont le dévouement envers le Saint-Siège était sans bornes. Napoléon III dut souvent subir sa douce influence, et accorder à la religion plus d'une chose que ses idées lui interdisaient et dont son entourage le détournait.

“ C'était dans cette fameuse Légion Romaine que le Père Peemans prit du service avec le grade de sergent Fourrier. Il fait aujourd'hui autant honneur à l'illustre congrégation de St. Viateur, qu'il en faisait autrefois à son régiment. Qu'on en juge par son discours.

Nos autem qui dei sumus, induti loriam fidei et charitatis, et galeam spem salutis. Nous qui sommes enfants du jour, armons-nous en prenant pour cuirasse la foi et la charité, et pour casque l'espérance du salut. (I Thess., v. 8.)

Mes bien chers Frères,

“ Il y a un peu plus de vingt ans, un long frémissement, parti des bords du Tibre, agita l'univers catholique : l'indépendance de Rome était menacée ! Ce n'était ni les cohortes indomptées d'Attila, ni les hordes farouches d'Alaric qui, conduite par la main de Dieu se précipitaient sur l'empire romain, prête à dépecer ce corps immense qui agonisait dans le sang et dans la boue. C'était cette fois une nation chrétienne qui lançait ses soldats à la conquête du patrimoine de St. Pierre. Les princes de cette nation s'étaient parfois illustrés dans la défense du Saint-Siège, mais les enivrantes fumées de l'ambition avaient troublé leur raison et étouffé la voix de leur conscience. Infidèles aux nobles traditions de leur race, ils conçurent un projet parricide, et, se sentant trop faibles pour l'exécuter, ils conclurent avec la révolution un pacte monstrueux. En pleine paix, sans déclaration de guerre, au mépris du droit des gens et des obligations les plus sacrées, ils envahirent les Etats Pontificaux.

“ A la nouvelle de cette inqualifiable agression, un cri d'indignation s'éleva dans l'Europe chrétienne. Quelques milliers de braves accoururent à Rome ; un général français, l'illustre Lamoricière, qui avait rempli l'Algérie du bruit de ses victoires, offrit son épée à Pie IX, et improvisa, en quelques semaines, une petite mais vaillante armée. Vous savez mes frères, quel fut le dévouement de cette lutte inégale où une poignée de héros se fit écraser par des forces dix fois supérieures en nombre ; mais la glorieuse défaite de Castelfidardo occupe une place d'honneur à côté des journées de Poitiers, de Dorylée, de Tolosa, de Muret, de Lépante, de Vienne.

“ Insensible à la honte d'un semblable triomphe, le triste vainqueur prit possession de sa conquête ; et il donna au monde le spectacle de cette odieuse comédie du vote populaire d'annexion, et rétrécit de jour en jour le cercle de fer qui enserrait les débris du territoire pontifical. Il n'osa point faire de suite le dernier pas ; mais la haine impatiente des sectaires s'accommodait mal des lenteurs de la politique sardes ; des bandes révolutionnaires, recrutées parmi l'écume de

la démagogie italienne, s'enrôlèrent sous les drapeaux d'un sifustier célèbre, elles accomplirent avec une impudence cynique ce que le Piémont n'osait faire et vinrent camper à quelques lieues de Rome. La situation de la ville éternelle était critique. Le Pape Pie IX jeta un cri de détresse qui eut un immense retentissement. On vit alors renaitre en plein dix-neuvième siècle l'enthousiasme guerrier des croisades. Toutes les nations catholiques se firent représenter à Rome par quelques-uns de leurs plus valeureux enfants ; le Canada, si connu par son dévouement à l'Eglise, ne pouvait demeurer étranger à ce généreux mouvement, il envoya plusieurs centaines de ses fils à la défense du Saint-Siège. En disant que les zouaves canadiens firent honneur par leur belle conduite à l'Eglise et à leur patrie, je ne fais que répéter ce que mille bouches ont proclamé avant moi.

“ Je n'insisterai pas sur les événements qui s'accomplirent alors et qui plongèrent le monde chrétien dans une douloureuse stupeur. La bataille de Mentana avait sauvé Rome des attaques immédiates de la révolution ; mais l'armée piémontaise restait campée sur les frontières, guettant l'occasion de frapper le dernier coup. Cette occasion se présenta bientôt. Au moment où la France expiait dans d'effroyables désastres son ingratitude envers la papauté, les troupes sardes s'emparèrent de Rome, terminant par la plus insignie lâcheté cette guerre perfide et impie qui durait depuis dix ans. Rome fut proclamée capitale du royaume d'Italie ; le drapeau piémontais flotta sur le Capitole et sur le Quirinal ; le pape confiné dans la cité léonine ou plutôt dans l'enceinte du Vatican, demeura prisonnier de la révolution.

“ Et maintenant, mes Frères, que vous venez de revoir dans ce court exposé le navrant tableau de la plus inique des spoliations ; maintenant que vous êtes réunis dans ce temple, sanctifiant par les cérémonies de la religion cette union fraternelle formée jadis sous les plis de l'étendard pontifical, laissez-moi vous dire quelques mots de l'Eglise. En toute autre circonstance, ce sujet, même réduit aux plus modestes proportions, épouvanterait ma faiblesse ; mais j'ai comme vous, le bonheur d'être enfant de cette sainte et admirable mère, et pour parler d'une mère il n'est pas besoin de génie il suffit d'avoir de l'amour. Dans ce champ si vaste que j'ouvre devant vous, j'ai choisi deux points de vue qui me semblent devoir éveiller davantage votre sympathie, c'est-à-dire les luttes de l'Eglise dans le monde, et le devoir filial qui nous incombe de la défendre de toutes nos forces. Vous êtes soldats, vous aimez à respirer l'acre atmosphère de la lutte, vous êtes les croisés de St.-Pierre, la voix du devoir trouve de l'écho dans vos cœurs, car vous avez donné au Canada et au monde l'exemple d'un dévouement magnanime.

“ Mes chers Frères, au chapitre VII de ce livre de Job, qui débute avec des accents si poétiques et une si profonde philosophie, les conditions de l'existence humaine, on lit cette parole mémorable : *Militia est vita hominis super terram* : la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle. Ce que ce juste de l'ancienne loi disait de l'homme, s'applique avec une frappante vérité à l'Eglise. Un passage célèbre de l'Evangile de St.-Mathieu nous autorise à établir cette analogie. Le Sauveur se trouvant aux environs de Césarée de Philippe reçut la confession du prince des Apôtres, et lui adressa, en récompense de sa foi, les paroles suivantes : Et moi, je vous dis que vous êtes Pierre et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle : *Et ego dico tibi quia tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam et porta inferi non prevalebunt adversus eam*. Cet oracle divin contient à la fois une annonce de guerre et une promesse de victoire : l'une et l'autre se sont pleinement réalisées. Dans cette lutte, qui a commencé à son berceau même et qui doit se perpétuer jusqu'à la consommation des temps, l'Eglise a constamment vaincu tous ses ennemis. La faiblesse orgueilleuse qui domine au loin les flots s'abîme parfois dans l'océan lorsque le lent effort des caux a rongé sa base, mais les vagues furieuses, qui depuis dix-neuf siècles battent le roc de Pierre, n'ont pu que l'effleurer de leur impuissante écume.

“ Vous tous, mes frères, qui avez tant de fois feuilleté l'histoire oecuménique, vous savez que c'est autour de l'Eglise que se sont toujours concentrées les péripéties de l'éternelle combat que satan livre à Dieu.

“ Permettez-moi de vous rappeler ici la première grande phase de cette guerre, c'est-à-dire les sanglantes horreurs des persécutions au milieu desquelles l'épouse mystique du Christ donna le jour à d'innombrables enfants qui forment sa glorieuse couronne dans le ciel. Les Césars, avec leurs élites de proscriptions, avec leurs armées de bourreaux, ont vu toute leur puissance se briser contre la constance des chrétiens. De timides enfants, de faibles femmes, des vieillards débiles, ont tenu en échec pendant trois siècles, toutes les forces de l'empire romain. Les tyrans se sont engloutis dans leurs tombeaux laissant dans le souvenir des peuples une mémoire exécrée tandis que au milieu des splendeurs de la Jérusalem céleste, des millions de martyrs agitent les palmes immortelles conquises par leur héroïsme. Le colosse romain est tombé, l'empire du Christ a pris sa place ; le vent a dispersé les débris des idoles de l'Olympe, et du haut du Capitole, la croix, radieuse et triomphante, domine l'univers.

“ Nous insistons sur cette sanglante période des persécutions, car

elle nous semble résumer et définir le caractère général des luttes soutenues par l'Eglise dans tous les temps. Les combats qui suivirent contre l'hérésie, contre le schisme, contre l'incrédulité et enfin contre la révolution, offrent le même spectacle et aboutissent au même dénouement. Que nous montre en effet l'analyse historique de cette lutte fatale ? D'un côté ce que les hommes appellent force, puissance, de l'autre, ce qu'ils nomment dédaigneusement faiblesse ; d'un côté la haine avec son hideux cortège de délations, de ruses, de perfidies, avec ses supplices et ses échafauds ; de l'autre l'amour qui souffre, pardonne et prie ; d'un côté la prudence humaine et ce mot trompeur de science dont on a si effrontément abusé, de l'autre, la sainte et sublime folie de la croix ; d'un côté encore, la rage impuissante des suppôts de Satan, de l'autre la force patiente mais invincible des enfants de Dieu ; d'un côté enfin, le succès apparent, factice, éphémère, de l'autre, le triomphe véritable et éternel.

« Est-il un tableau plus saisissant que celui de cette antithèse perpétuelle ? est-il un spectacle plus instructif que celui de cette antagonisme sans cesse en action, de cette guerre à outrance, de ce duel à mort, dont les péripéties diverses forment la trame des annales de l'humanité ? En étudiant les phases de ce long drame, on demeure stupéfait de l' inexplicable acharnement des ennemis de l'Eglise. L'histoire semble n'avoir pas de leçons pour ces malheureux. Leur raison prétendue émancipée rejette comme une purilité toute la révélation, mais ils devraient au moins se rendre à l'évidence d'un fait patent, indéniable, qui est du domaine de l'expérience. Et pourtant, combien de fois l'impie triomphant ne s'est-il pas écrié que c'en était fait du christianisme ? Il le croyait peut-être, dans son fol orgueil, mais ô désillusions ! tout à coup un éclair rapide sillonne l'espace, la foudre gronde, et le pâle ennemi de Dieu roule dans la poussière humilié, écrasé, frappé de mort ! Et d'autres viennent après lui rennissent son œuvre maudite, se flattent de mieux réussir, jouissent en effet quelques instants d'un simulacre de succès, puis disparaissent à leur tour, emportés par le plus léger souffle de la colère divine ! Et ils recommenceront toujours ce travail de Sisyphe, car il est écrit que l'orgueil aveugle l'esprit, et que la haine éteint jusqu'aux dernières lueurs de la raison. Voilà pourquoi la victoire constante du ciel ne découragera jamais les efforts sans cesse renouvelés de l'enfer.

« Le psalmiste assistait plus de mille ans auparavant à cette étrange spectacle. Plongeant son regard prophétique dans le lointain des âges, il s'écriait : *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania ? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* Pourquoi les nations se sont-elles soulevées et pourquoi les peuples ont-ils formé de vains projets ? Les rois de la terre se sont assemblés et les princes se sont coalisés contre le Seigneur et contre son Christ. Puis témoins de leurs inutiles efforts, prenant en pitié leur phénoménale aberration, il leur lançait à travers les siècles cette sanglante ironie : *Qui habitat in caelis iridebit eos et Dominus subsannabit eos.* Celui qui habite au ciel se rira d'eux, et le Seigneur se moquera d'eux.

« Mieux avisé que ces aveugles incurables, le chrétien voit, parce qu'il croit ; le resplendissant flambeau de la foi illumine son intelligence et éclaire pour lui les horizons de l'histoire. Dans cette longue suite d'événements qui se précipitent et se succèdent, il reconnaît le doigt de Dieu que saint Augustin et Bossuet ont signalé avec une si magnifique éloquence dans leurs immortels ouvrages. Il voit sans surprise crouler les unes après les autres les puissances persécutrices ; c'est à ses yeux une catastrophe inévitable. Il s'y attend, il la prédit avec assurance. Ainsi vous disparaîtrez comme vos devanciers, suppôts de la révolution, adeptes de la franc-maçonnerie cosmopolite, sceptiques et incrédules de toutes dénominations, et l'Eglise, que vous vous flattez d'abattre, continuera à travers le monde sa mission divine, car elle a des promesses d'immortalité contre lesquelles, suivant la parole du Sauveur, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. *Non pravelebit adversus eam.*

« L'Eglise est donc assurée de triompher toujours : Jésus-Christ le promet formellement, et le témoignage de l'histoire le prouve à l'évidence. Mais l'assurance du succès nous permet-elle de nous désintéresser de cette lutte qui se poursuit sous nos yeux ? Pour le solide chrétien la réponse à cette question ne saurait être douteuse. Il ne peut rester inactif, lorsque la fusillade éclate impétueuse et formidable, lorsque la grande voie du canon ébranle tous les échos, lorsque sur le champ de bataille se décident, au milieu de l'enivrement du combat, les destinées de la religion et de la patrie. Oh non ! Il saisit son arme frémissante, il se lance dans la mêlée avec enthousiasme ; ni les fatigues, ni les dangers, ni la perspective de la mort ne peuvent ralentir son élan. Il n'est plus à lui... ses forces, son sang, sa vie, tout est à la cause qu'il défend. Voilà les héros qui accomplissent les grandes choses !

« Cette simple considération, mes Frères, nous indique l'un de nos principaux devoirs, c'est-à-dire l'ACTION. Ah ! vos cœurs généreux ont depuis longtemps compris ce qu'il y a de véritablement beau dans l'action. C'est pour agir que vous avez traversé l'Océan et que vous avez prêté à votre père le secours de vos bras ; c'est pour agir que vous avez dit adieu à vos familles, et que vous êtes allés bien

loin, à travers mille dangers, défendre les droits du St. Siège. Ah ! je pouvais donc bien le dire la voix du devoir trouve de l'écho dans vos cœurs.

« En 1870, sur l'ordre toujours respecté de Pie IX, vous avez laissé tomber l'épée de vos mains. Ce n'est plus sur les remparts de Rome, sous les arcades chancelantes du Colisée, ou à la porte du Vatican, que vous montez la garde ; c'est dans votre belle patrie, où Dieu vous a ramenés, que vous vous dressez, sentinelles vigilantes, en face du même ennemi qui assiégeait la ville éternelle. Vous avez compris que votre mission n'était point finie et qu'un vaste champ s'ouvrait encore à votre courageuse activité. Comme vous vous élançiez jadis sur les collines de Mentana, ou devant la brèche béante de la *Porta Pia*, ainsi, on vous a vue en toute rencontre, dans la vie publique comme dans la vie privée, au premier rang des défenseurs de l'Eglise. Vous avez lutté du haut de la chaire chrétienne, dans le sanctuaire de la justice, à la tribune, au forum, vous êtes descendus dans l'arène fiévreuse de la presse, où le mensonge et le sophisme n'ont pu tenir devant votre valeur ; toujours et partout vous avez combattu par le bon exemple, par la parole, par la plume. Votre réunion annuelle n'est pas une vaine parade, une vulgaire manifestation, c'est une affirmation solennelle de foi nécessaire en face des hésitations du présent et des menaces de l'avenir.

« Vous comprenez le devoir qui incombe au soldat chrétien de se montrer au grand jour. Vous venez ici revêtus de cet élégant uniforme qui vous rappelle de si touchants souvenirs ; vous portez avec vous ce glorieux drapeau dont la vue seule fait tressaillir tous les cœurs d'enthousiasme et de fierté. Permettez-moi, au nom de tout cet auditoire, en face des saints autels, de lui adresser un salut respectueux ; il a droit à nos hommages, car il représente le cœur de l'Eglise et la liberté de son auguste Chef ; il symbolise trois grandes et belles choses : la religion, la patrie, l'honneur. Ah ! mes chers frères, continuez à vous distinguer dans la défense des principes catholiques qui sont le salut du monde, et vous aurez bien mérité de l'Eglise et du Canada.

« A l'action qui sourit peut-être davantage au soldat, il faut de toute nécessité joindre la prière qui ouvre les trésors du ciel et appelle les bénédictions de Dieu. La prière est notre second devoir étroitement lié au premier. Je n'insisterai pas sur cet objet, car la nécessité de la prière est, aux yeux du chrétien, un axiome indiscutable. Sans la prière nous ne pouvons rien : *Sine me nihil potestis facere*, dit le divin Maître. Sans la prière nos plus généreux efforts restent stériles, avec elle nous triomphons de tout. C'est l'arme des grands cœurs, c'est en elle qu'on puise l'ardeur et le courage. Les héros chrétiens, dont l'histoire exalte les hauts faits, se prosternaient sur le champ d'honneur avant d'entamer la lutte ; la prière contemplant leurs forces, leur lourde épée de combat portait à l'ennemi de plus terribles coups, au milieu de la mêlée leur voix retentissait comme le clairon des batailles, et le Dieu des armées enchaînait la victoire sous leurs drapeaux. Voilà nos modèles dans la lutte où nous sommes engagés. Il faut que notre foi éclate aux yeux de tous ; l'exemple de notre fermeté couvrira d'une honte salutaire les esclaves, hélas ! bien nombreux, du respect humain, ce sentiment indigne qui ne trouve asile que dans les cœurs pusillanimes. Souvent on s'humilie, on rampe devant un faible homme dont on redoute l'ignominieuse sarcasme, ou dont on espère un peu d'or, un peu de crédit, et l'on ne veut pas comprendre que l'homme n'est véritablement grand que lorsqu'il est à genoux devant Dieu.

« Soldats du Christ, il faut que nous soyons les premiers à la prière, comme nous devons être les premiers au feu. Rappelons-nous nos plus émouvants souvenirs de Rome : ces belles messes militaires, ces communions générales dans les basiliques, ces revues du camp d'Annibal, où au milieu d'un cadre pittoresque de montagnes historiques, sous le dôme azuré de ciel d'Italie, la main du grand Pontife bénissait l'armée prosternée à ses pieds. Voilà le symbole et l'ineffaçable mémorial de nos devoirs ; voilà l'action fécondée et spiritualisée par la prière.

« Et maintenant, mes frères, laissez-moi résumer en quelques traits les craintes et les espérances de l'heure présente. L'ennemi qui, depuis cent ans se dressait devant l'Eglise dispose d'une puissance formidable au point de vue humain : il recrute ses adeptes ou plutôt ses esclaves dans la politique, la finance, la diplomatie, l'armée ; son prosélytisme éhonté s'exerce partout ; il distribue les emplois et équilibre les budgets ; il veut tout soumettre à son tyrannique empire ; les rois eux-mêmes saisis de vertige, s'attelle à son char ; il commande en maître à des multitudes qui lui ont vendu leur liberté et leur conscience ; il occupe le sommet d'une hiérarchie puissante ; il a sous ses ordres des nuées d'agents actifs, intelligents et libre de tout scrupule.

« C'est lui qui, le premier, a déclaré la guerre au pouvoir temporel des papes et détruit les derniers restes de l'œuvre magistrale des Charlemagne et des Léon XIII ; c'est lui qui, dernièrement, a croché les portes des couvents, dispersés les communautés religieuses, arraché le crucifix de l'école, et qui voudrait chasser Dieu du monde, car sa haine et sa folie vont jusque là !

“ Cet ennemi, mes Frères, vous le connaissez tous, c'est celui que vous rencontrez jusque sur cette terre chrétienne du Canada. Car il a osé la souiller de sa présence. Plus que ses prédécesseurs il se flatte d'avoir raison du christianisme, mais son arrêt est prononcé : *Non prevalebunt adversus eam*. Il détient le Pape prisonnier depuis une douzaine d'années, mais qu'est-ce donc que douze ans ? c'est peut-être quelque chose dans la vie si courte de l'homme, c'est assurément bien peu dans l'existence d'un peuple, ce n'est rien comparé à l'éternité. Et pourtant il célèbre d'avance une victoire qu'il ne remportera jamais ; il prétend creuser une fosse pour l'Eglise catholique et il y tombera lui-même.

“ Nous sommes absolument sans inquiétude sur l'issue finale de la lutte, mais c'est pour nous un devoir d'honneur d'y participer. Nous trouverons des armes invincibles dans l'arsenal spirituel que St. Paul, indiquait aux Ephésiens quand il leur écrivait : “ que la vérité soit la ceinture de vos reins ; que la justice soit votre cuirasse ; servez-vous du bouclier de la foi ; prenez le casque du salut et le glaive de la parole de Dieu ; invoquez le Seigneur, car c'est de lui que vos armes recevront leur force et leur vertu.”

“ Animés par ce langage martial de l'apôtre, revêtu de ces armes divines, nous marcherons à la victoire et quoique l'heure du triomphe soit le secret de Dieu, nous partageons l'espérance que cette heure sonnera bientôt, et que le règne de Léon XIII, inauguré avec tant d'éclat, verra se lever pour l'Eglise une aurore de paix et de liberté.

“ Je termine, mes frères, en vous rappelant les paroles prophétiques que vous avez pu lire sur l'obélisque de Sixte-Quint, au milieu des magnificences de l'art chrétien, sur cette incomparable place où les papes bénissaient la ville et l'univers : *Ecce crux Domini, fugite partes adversarum ; veit leo de tribu Juda, Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*. Voici la croix du Seigneur, fuyez, puissances ennemies ; le lion de la tribu de Juda a remporté la victoire. Le Christ triomphe, le Christ règne, le Christ commande. Voilà la formule de nos espérances, voilà l'expression de nos vœux. Nous en attendons la réalisation avec la confiance la plus absolue, soit ici-bas sur la terre, soit là-haut dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, mes chers Frères, du plus profond de mon cœur.

“ Après la messe, les Zouaves se réunirent dans la magnifique salle de récréation du Collège, sous la présidence de M. N. Renaud, ayant à sa droite M. le maire Ed. Guilbault, et à sa gauche M. l'abbé Moreau, aumônier. Le président, après avoir déclaré la séance ouverte, donna lecture du rapport de l'année expirée, il raconta brièvement, les différents événements qui ont signalés l'existence de l'Union-Allet, durant cette année, il constata, que déjà douze fois, l'Union-Allet s'est réuni en assemblée générale, et fit un court mais brillant récit du dernier voyage du Général de Charette au Canada.

“ La visite à St. Hyacinthe ne fut pas oubliée ; il fut fait mention aussi du prix que le bureau des Zouaves donna au concours de tir du 65ème bataillon canadien à Montréal, et des remerciements furent votés au Lieut. Col. Ouimet qui a bien voulu permettre à sa bande d'accompagner les Zouaves à Joliette. Puis il fut proposé de faire un appel des Zouaves chaque année, afin d'en constater le nombre.

“ Le président saisit l'occasion de cette assemblée pour faire remarquer que des couronnes de toutes les nations ornaient le tombeau de Pie IX à Rome, seule la couronne du Canada, y manquait, il proposa en même temps, d'aviser aux moyens d'envoyer au tombeau du plus grand des Pontifes une couronne digne du Canada et des Zouaves Canadiens.

“ Les Messieurs dont les noms suivent furent ensuite proposés et admis membres honoraires de l'Union-Allet, E. Carrier, régistrateur de Lévis, Chs. Panneton, Ed. Guilbault, Ecr., M. P., Rev. M. C. Beaudry, supérieur des St. Viateurs, Rev. M. P. Beaudry, curé de Joliette, Rev. M. P. Peamans et A. Allard, Ecr.

“ Enfin il fut proposé par le chevalier C. A. Vallée, secondé par les chevaliers LaRoque, Drolet et Prendergast : “ que les anciens Zouaves Canadiens, réunis en assemblée générale à Joliette, le 2 juillet 1883 protestent contre la spoliation première et la détention prolongée du patrimoine de St. Pierre et s'engagent comme par le passé à travailler énergiquement pour faire cesser cette état de chose si pénible à leur cœur de catholique et de soldat.”

“ Adopté à l'unanimité.

“ On procéda alors à l'élection des officiers ; voici le résultat du vote :

“ Charles Trudel, président général ; Adolphe Martin, vice-président général ; Eugène Gervais, trésorier ; C. A. Lebel, secrétaire ; George Panneton, assistant secrétaire ; G. A. Drolet, A. LaRoque, C. A. Vallée, B. A. T. de Montigny, Dr. A. Piché, Major Hughes, L. Forget, L. P. Hébert, A. Marion, N. Archambault, conseillers.

“ L'heure était déjà pas mal avancée et l'aiguillon de la faim, commençait son œuvre lorsque à la satisfaction de tout le monde, on annonça que le dîner était servi.

“ Personne ne se fit prié et chacun s'empressa d'entrer dans la salle du réfectoire du Collège somptueusement décorée pour la circonstance.

“ On lisait sur les murs plusieurs belles devises, entre autres “ BIENVENU A NOS HÔTES, ” GLOIRE IMMORTELLE A PIE IX, “ ANOUR ET FIDÉLITÉ A LÉON XIII, ” “ *Surgamus et eamus ad adverarios nostros* ; “ à la table d'honneur on voyait le Révd. Père Gonnet, supérieur général des St. Viateurs, M. Chs. Trudel, président des Zouaves, M. le chanoine Moreau, M. le juge Mathieu, M. Ed. Guilbault, M. le recorder B. A. T. Montigny, le Révd. Père Peamans, Messrs. les chevaliers Drolet, LaRocque, Vallée, M. le supérieur C. Beaudry, le Révd. P. Michaud et quelques autres.

“ Le banquet fut gai et chacun su apprécier à leur juste valeur les différents mets qu'ils avaient sous les yeux. Au désert le Révd. C. Beaudry se leva et proposa la santé du Pape qui fut accueilli et bu avec enthousiasme au chant du “ *Via Pia nono* ” puis vinrent la santé de la reine, proposée par M. Trudel, la santé de l'Episcopat et du Clergé canadien par M. le Dr. Champagne, la santé des Zouaves pontificaux par M. le maire Ed. Guilbault, qui profita de l'occasion pour lire l'adresse que des circonstances incontrôlables l'avait empêché la veille. Voici le texte de cette adresse.

Monsieur le Président

et Messieurs les Zouaves Pontificaux Canadiens.

“ Nous sommes heureux de pouvoir vous saluer et vous offrir la plus cordiale hospitalité à l'occasion de votre réunion générale ici.

“ Vous avez choisi notre localité pour lieu de votre assemblée annuelle et ce choix de votre part nous honore infiniment en même temps qu'il nous permet de manifester bien hautement notre inviolable attachement à la Papauté dont vous avez été parmi les plus fermes défenseurs, et notre sincère admiration pour cette noble phalange de braves qui ont su donner à l'univers étonné le spectacle d'une bravoure éprouvée, d'un dévouement sans bornes et d'un désintéressement au-dessus de toute éloge.

“ Notre ville n'est jamais demeurée indifférente à la grande et belle œuvre des Zouaves pontificaux ; au contraire, dès le premier recrutement elle voyait plusieurs de ses enfants s'enrôler dans les rangs de ceux qui ont été nommé à si juste titre les “ croisés modernes ” et ils avaient déjà été précédés dans la Capitale de la chrétienté par plusieurs dont le souvenir nous sera toujours cher.

“ Un prêtre estimable de cette paroisse a même été chapelain d'un des détachements que notre catholique Canada envoyait, de temps en temps au grand pontife Pie IX, afin de le protéger, s'il était possible contre ces envahissements contants de ses ennemis.

“ Quand le moment fatal fut arrivé, que l'heure sinistre eut sonné et que nos jeunes compatriotes, écrasés par le nombre, trahis de toutes parts, furent forcés de mettre bas les armes et se rendre, après avoir vu disparaître le drapeau papal de sur la Ville Eternelle et qu'ils nous revinrent désarmés, mais non vaincus nous les reçûmes à bras ouverts et nous leur témoignâmes combien nous étions fiers d'eux et ils furent assurés en termes non équivoques que leurs noms seraient inscrits à jamais dans nos annales.

“ Nous étions bien loin alors de soupçonner que Joliette, un jour donné, aurait l'honneur insigne de recevoir dans ses modestes murs le corps tout entier des Zouaves Pontificaux Canadiens et que nous pourrions le féliciter sur ses hauts faits par delà des mers.

“ Cependant, il en est ainsi aujourd'hui, et nous en sommes orgueil leux, laissez-nous vous le dire en toute sincérité.

“ Encore une fois, soyez les bienvenus Messieurs les Zouaves Pontificaux, et permettez-nous d'espérer que votre trop court séjour parmi nous vous sera aussi agréable qu'il est flatteur pour nous, et

veuillez croire que le mérite de ceux qui n'ont pas craint d'affronter tous les dangers, pour aller défendre la cause sacrée de l'Eglise, notre mère, sera toujours apprécié par les citoyens de Joliette, vos admirateurs.

"Après la santé des Zouaves et l'adresse M. le Président Chs. Trudel se leva et adressa la parole en ces termes :

M. le Président et Messieurs,

"Je regrette beaucoup de ne pouvoir être à la hauteur de l'honorable tâche qui m'est dévolue aujourd'hui ; n'ayant pas l'habitude de parler publiquement, j'ai dû confier au papier ce que j'ai à vous dire. M'adressant à des camarades, qui, comme moi, ont gardé du Régiment le plus ineffable comme le plus ineffaçable souvenir, le cœur et leur enthousiasme compléteront tout ce qui va manquer à mes paroles.

"Saluons d'abord la figure du regretté et immortel Pie IX, notre vrai chef, ce pontife vénéré qui nous aimait d'une manière si particulière et si paternelle, et, sans entrer dans aucun détail, rappelons-nous les audiences où il nous a été donné de contempler notre Pape et d'embrasser les mains de ce grand monarque. Oui un souvenir, une invocation même à ce martyr qui, aujourd'hui près du trône du Dieu des armées, prie pour ses chers et bien-aimés Zouaves du Canada.

"Mais pour être plus digne de ce grand Pontife, permettez-moi d'emprunter les belles paroles que prononçait l'Honorable M. Chauveau à l'occasion du 50ième anniversaire du sacerdoce de Pie IX : " Il y a dans le monde un homme plus saint que tous les autres hommes, plus puissants que les plus grands monarques, plus habile dans sa piété et sa simplicité que les plus grands diplomates, plus aimé de ses innombrables sujets que les plus sages et les plus populaires souverains, un homme qui, pauvre n'a qu'à parler pour voir affluer des subsides de toutes les parties du monde ; qui, faible n'a qu'à pousser un cri de détresse pour que des légions inconnues viennent des contrées les plus lointaines se ranger autour de lui ; qui, vieillard a tout l'enthousiasme, toute l'ardeur, toute la vigueur, tout l'indomptable courage de la jeunesse, un homme enfin que l'on chérit, que l'on vénère, que l'on prie même comme s'il était au ciel ; cet homme c'est le Pape : " et nous, camarades, ajoutons, c'était Pie IX.

"Messieurs, l'amour que nous portions à Pie IX, accordons-le à son digne successeur Léon XIII, dont la parole fera toujours vibrer nos cœurs qui lui sont dévoués comme à son illustre prédécesseur. Saluons nos Généraux par un souvenir de respect et d'amour pour ces vaillants chefs du plus grand souverain du monde.

"Paix au cendre de notre bien-aimé Colonel Allet. (J'aurais dû dire Papa Allet.)—Puisse Dieu lui rendre tout l'amour qu'il nous a témoigné et surtout mériter ce qu'il nous a valu. Saluons encore avec joie et reconnaissance notre vaillant Lieut. Colonel de Charette, notre ami, il faut bien l'appeler ainsi, c'est lui qui le veut. Vous rappelez-vous, Camarade, comme il aimait ses *Castors*, comme il nous aime encore, comme il se sentait heureux, l'an dernier de jouir de notre escorte, qu'il chérit tout particulièrement, lorsqu'il dit : que les Canadiens étaient plus français que les français " et qu'il me soit permis, Messieurs, de faire part à mes camarades du bonheur que j'ai éprouvé en voyant pleurer de joie ce grand général quand il reçut une parcelle du drapeau de Montcalm ; disant, j'en ferai trois parts : une à mon Roi, une au descendant de Montcalm et l'autre à moi-même. Offrons à ce héros nos sentiments de respect offrons-lui amour pour amour, dévouement pour dévouement.

"C'est pour moi un bonheur véritable de pouvoir proclamer hautement en face de mes frères d'armes, le respect et l'estime sincères que chacun de nous porte au cœur pour nos braves officiers que nous aimons et que nous chérissions.

"Pleurons les généreux et magnanimes chefs et soldats que la mort a ravis à notre affection, surtout pour ceux qui ont dû périr dans les malheureux jours de 1870, mais consolons-nous, la Providence nous a conservé notre Général de Charette qui sait compter sur notre dévouement pour prouver encore ce que peuvent faire des soldats chrétiens et des Zouaves du Pape. Pour cela faisons ce qu'il a fait lui-même aimons notre religion et pratiquons-la toujours.

"Je vous remercie, Messieurs les directeurs de l'Union-Allet de m'avoir imposé le noble devoir de remercier les mémorables aumôniers du Régiment. Nous n'avons pas oublié et nous n'oublierons jamais leur zèle apostolique et leur dévouement paternel qui n'ont jamais fait défaut, preuve les nombreux services, à chacun de nous rendus par notre aimable aumônier M. Moreau, et le désir déjà à moitié accompli de suivre ses traces par notre sincère assistant aumônier pour Québec, M. Bélanger.

"Camarades, comme nous nous connaissons tous, n'ayant qu'une âme et qu'un cœur, soyons fiers d'être tous enfants d'un même père, tous dévoués au Pape et à sa cause.

"En terminant, saluons avec bonheur tous les camarades étrangers à notre Canada, souhaitant d'avoir à leur fournir dans l'occasion le dévouement de jeunes et braves *Castors*.

"Pendant toute la durée du banquet et surtout à chaque santé, la bande exécuta les morceaux les mieux choisis et les mieux appropriés.

"Les Zouaves se rendirent après dîner à la chapelle du Sacré Cœur du Collège pour remercier Dieu d'avoir conservé parmi eux cette union fraternelle formé sur le champ d'honneur, et lui offrir pour l'avenir, le secours de leurs bras, pour la défense de sa sainte et divine religion.

"Dans l'après-midi, il y eut musique par la bande du 65ème, sous l'habile direction de son chef M. Ernest Lavigne. Qu'est-il besoin de faire ici l'éloge de ces musiciens, et en particulier de M. Lavigne. Qui de nous n'a pas eu le plaisir d'entendre et de goûter les charmes de cette musique. Qu'il nous suffise de dire qu'à Joliette, les connaisseurs ne manquaient pas, et tous ont déclaré que la musique du 65ème vaut celle de n'importe quelle musique militaire en Europe. M. Lavigne mérite les plus grands éloges pour les immenses progrès qu'il a fait faire à la musique en ce pays, aux musiciens militaires et aux orchestres tout particulièrement, et les Canadiens-français surtout doivent lui en être aussi reconnaissants qu'ils en sont fiers. Si nous avons notre Albani, notre Désève, notre Martel et tant d'autres, nous avons aussi notre Lavigne.

"Le soir, il y eut soirée dramatique. Nous avons déjà parlé du drame *Les Kardigans* qui y fut joué. Les acteurs ont tous interprété leur rôle à la perfection.

"A 10^h heures du soir, les zouaves se séparaient après les adieux les plus affectueux, et regagnaient leurs demeures en emportant avec eux le plus agréable souvenir de la ville de Joliette, des prêtres de St. Viateur, de monsieur le maire Guilbault, de Son Honneur M. le juge Baby et en général de toute la population qui leur a fait un accueil aussi cordial et aussi enthousiaste."

Une Révélation.

I.

C'était un brillant et vaillant officier que Camille Dumarest.

Engagé à dix-sept ans, sobre et laborieux, Camille avait mérité l'estime de ses chefs. A vingt-trois ans il était lieutenant de chasseurs, quand la déclaration de guerre, 1870, retentit jusqu'à Rome, où Camille servait, à sa demande, sous le drapeau du Pontife-Roi.

La cause qu'il défendait là avait captivé son cœur. Cependant en France on se battait. Ses frères d'armes mouraient en héros, et lui restait inactif, l'arme au bras.

C'en était trop pour sa vaillance. Il demanda et obtint de partir pour la France. Il avait faim et soif de batailles, il aurait voulu souffrir mille morts pour sa patrie.

Son brusque départ, outre les regrets qu'il laissait à Rome, avait attiré l'attention de ses amis.

Camille était un brave à toute épreuve, tous le savaient. Mais en donnant le dernier adieu à ses amis il avait échappé ces mots : " J'ai besoin de me battre pour moi et pour mon père, je dois mourir pour lui et pour moi. L'occasion est belle ; adieu mes amis ! pour Dieu et pour la France !

Ces paroles allèrent de bouche en bouche, chacun les commentait et un soir on apprit, à la gloire de Camille, ce que je vais raconter.

Qui a fait cette révélation ? personne des témoins ne s'en souvient. Je la livre comme on me l'a racontée.

II

Dumarest, père, était un enfant du Béarn. A l'époque de la conscription il avait tiré un mauvais numéro, et pour se soustraire aux exigences du service militaire que sa paresse redoutait, Dumarest avait prestement franchi les Pyrénées et demandé à l'Espagne l'hospitalité que sa mère-patrie ne lui refusait pas.

Oh ! le lâche !

L'ivresse et la débauche engendrent infailliblement la poltronnerie et la lâcheté.

Le voilà donc, ce Dumarest, sur la terre d'Espagne où il finit par s'établir. Un fils naît de son mariage : cet enfant reçut au baptême le nom de Camille.

Longtemps il ignora la fuite de son père, son origine française et les gloires de sa patrie.

Un jour cependant, Dumarest, père, lui découvrit le secret qu'il portait dans son âme. Son fils était déjà un jeune homme et il était bon lui semblait-il de le renseigner sur le sang qui coulait dans ses veines et de lui parler de son grand-père, de ses oncles et de son pays.

Cette révélation avait jeté le trouble dans l'âme ardente de notre jeune Camille. Hier encore, chasseur intrépide ce jeune homme parcourait les montagnes avec vigueur ou faisait hardiment la contrebande. Aujourd'hui il pleure comme une femme. On le voit maintenant marcher la tête baissée et la tristesse sur le front.

Depuis longtemps déjà Camille avait été le témoin attristé des désordres de son père. Il les avait cachés et il n'avait pas rougi de lui.

Mais aujourd'hui qu'une lumière sinistre avait déchiré les ténèbres qui enveloppait sa généalogie, cet enfant au cœur généreux et intrépide n'osait plus regarder son père. Quand il songeait à sa félonie, son cœur se serrait. Il ne voulait pas rougir de celui qui lui avait donné la vie, mais il avait honte de lui-même. La belle Espagne, qu'il avait tant aimée, lui paraissait une terre d'exil. Il redoutait ses compagnons d'enfance, et, durant les nuits, il lui semblait entendre une voix profonde qui arrivait d'au-delà des Pyrénées : " Honte à toi, fils du traître ! "

Sa vie était un martyre continu.

III

Un matin qu'il errait avec ses sombres préoccupations il était arrivé aux portes d'une petite chapelle élevée à l'entrée d'une gorge profonde bien connue des contrebandiers.—Instinctivement Camille y entra, et, sous le poids immense qui pesait sur son cœur, il s'affaissa aux pieds de la Madone, *consolatrice des affligés*, et parut mourir.

Un lourd sommeil s'était emparé de lui, sommeil béni pendant lequel la Vierge Marie, qu'il avait toujours aimée, lui était apparue souriante, de sa main lui avait montré la terre de France en disant : " Mon fils Camille, va sur la terre de France, réparer la trahison de ton père et les débauches de sa jeunesse ! "

Camille se réveilla en sursaut, mais l'apparition n'était plus là. L'écho seul de la voix céleste répondait dans son cœur et il entendit sans cesse ces paroles : " Mon fils Camille, va sur la terre de France ! "

La vie de cet enfant changeait de face. Elle devenait une mission, difficile peut-être, mais tout à fait providentielle. Hésiter davantage ou la révoquer en doute, c'était une trahison nouvelle, et, à tout prix, Camille voulait être un loyal français et un vaillant chrétien.

IV.

Aussitôt il s'enfonça dans la vallée profonde. Ni les difficultés de la route, ni les incertitudes de l'avenir ne pouvaient affaiblir son courage, ni paralyser ses résolutions.

Regardons-le, dans les montagnes, grimper comme un chamois, gravir les pics arides avec la souplesse d'une bête fauve poursuivie par un chasseur et se glisser habilement à travers les fentes des rochers. Une pensée sublime soutient cette enfant. Il veut rendre à son nom et sur le sol de la mère-patrie la gloire que son père lui a ravie ; il veut, ô sublime dévouement, laver dans ses sueurs, dans ses vertus, dans son sang, s'il le faut, les hontes et les scandaleuses folies de son père.

Le voilà ce héros de notre âge, le voilà sur la cime des monts pyrénéens !

Sur sa route aventureuse, il a rencontré, plantée là comme une sentinelle qui veille sur les deux pays, une croix de bois vieilli par le temps et les frimas. Debout en face de cette croix qui lui rappelle son sacrifice, la tête découverte, il a jeté un dernier regard sur son Espagne si chérie, mais où l'amour filial ne l'enchaînerait plus. Il lui a dit son suprême adieu. Le héros avait été plus fort que les déchirements de son cœur.

Il avait tourné le dos à la terre du Cid et devant lui s'allongeait un immense horizon.

" O France bien-aimée, s'était-il écrié, tu m'ouvres tes bras, me voici, moi, ton fils perdu et maintenant retrouvé ! Mon cœur et mon sang sont à toi, aujourd'hui pour jamais ! "

Puis enlaçant de ses bras nerveux la croix témoin de ses serments, il dit à haute voix : " O Christ, ô mon Dieu, toi qui aimes les Francs, je veux vivre et mourir pour réparer les blasphèmes de mon père, je veux vivre et mourir pour effacer sa félonie ! Celui qui trahit la France te trahit toi-même ; je veux vivre et mourir pour toi ! "

Au-dessus de ces sommets qui se baignaient dans les neiges, régnaient un silence solennel, et Camille en retirant ses bras du bois sacré, put entendre les échos de sa voix qui allaient de vallons en vallons : " O Christ, je veux vivre et mourir pour toi ! "

V.

Je ne parlerai pas du reste de son voyage, je ne dirai pas les joies qu'il éprouva en tombant dans les bras de son aïeul, les suprêmes contentements qu'il ressentit en se trouvant pour la première fois au milieu d'une famille qui lui prodiguaient ses caresses et son amour. Ce bonheur ne se peut décrire.....

Camille sous les yeux et dans les embrassements des siens, va-t-il oublier la mission que Dieu lui a confiée ? Non.

Il a tout raconté à son vieux père qui renaît au souffle de sa voix : il part, après avoir reçu les bénédictions du chef de sa famille, et le voilà enrôlé dans l'armée française.

O délices de son âme, qui pourra jamais vous raconter ? Pour sauver le monde, tant son amour pour nous était grand, le Christ Jésus est venu du ciel en terre à pas de géant !

Camille, pour accomplir la haute destinée à lui confiée par le ciel, portait avec un superbe amour son habit de troupière, et sous ce vêtement d'honneur battait un grand cœur plein d'affection pour la France, plein d'amour pour le Christ, que les pieux chevaliers d'autrefois avaient tant aimé eux-mêmes. Aussi, à l'ombre de leur épée et de leur passionné dévouement, la France était grande et respectée...

VI.

Vous comprendrez maintenant, ami lecteur, pourquoi Camille était à Rome aux ordres du Pontife-Roi. Il accomplissait sa mission réparatrice, et nul endroit sur la

terre ne lui semblait plus propice que la nouvelle Jérusalem. Songez donc ! Se battre et mourir avec les livrées de la France, pour le Vicaire de Jésus-Christ ! C'était la destinée du chevalier mourant en martyr.

Mais quand les trompettes de la renommée eurent porté jusqu'à Rome la nouvelle des désastres de Wissembourg et de Reischoffen, le cœur de Camille éclatait sous le coup d'émotions indicibles. La France, qu'il avait tant aimée, était donc couchée sous la botte du Prussien ! Ses frères d'armes couraient sus à l'ennemi et mouraient vaillamment après avoir jeté l'épouvante et l'admiration dans les rangs ennemis !

L'heure de la justice divine venait-elle de sonner sur la France de 89 ?... Alors il fallait du sang... Alors la voix de la madone retentissait plus forte que dans les gorges des Pyrénées : " *Mon fils Camille, pars pour la terre de France !* "

Camille voulait se battre pour la France et mourir pour elle. Pour la France, il avait conservé dans la caserne et au milieu des camps, une vie sage, pure et sans tache. Le moment était venu de l'offrir en holocauste. Son sang calmerait peut-être le Dieu des Francs si odieusement et si impunément blasphémé !...

VII.

Minuit sonnait au beffroi de Donchery (Ardennes), quand un officier français, couvert de sang et de boue, frappait à la porte des Frères. Déjà la nouvelle du désastre de Sedan et de la prochaine capitulation circulait de bouche en bouche. Avec la nuit sombre un cruel désespoir planait sur le pays des Ardennes. Bientôt, hélas ! il n'y aurait plus de doute ; les armées françaises n'existaient plus ; elles allaient partir l'une après l'autre sur les routes de la captivité ! O deuil inénarrable ! ô larmes brûlantes ! ô ma France bien-aimée !

Combien de temps Camille était-il resté sur le champ de bataille, baigné dans son sang ?... il ne pouvait le dire. Mais il s'était battu comme un lion. Quand d'un coup d'œil sûr il put mesurer l'étendue du désastre, il fit, dans sa sphère, des prodiges de valeur, pour sauver du moins l'honneur du drapeau.

Les nôtres pourtant étaient serrés de plus en plus par les bataillons ennemis. L'heure était solennelle : c'était la mort ou la captivité qui les attendait. Camille le comprit. Ce valeureux capitaine mit un genou en terre, fit le signe de la croix, et, à la tête de ses plus braves, courut à la rencontre des Saxons. Une balle vint l'arrêter dans son élan et le coucher sur le sol humide. Quand il se réveilla de ce sommeil, qui ressemblait à la mort, Camille vit tous ses soldats tombés autour de lui : il n'y avait plus que des cadavres ; seul, le capitaine était vivant. Quelle vision affreuse ! Camille crut en mourir.

Quel devait donc être sa destinée, puisque, par la permission de Dieu, il avait manqué une si belle occasion de mourir, quand il était dévoré du désir de répandre son sang ?

Un silence profond régnait autour de lui — il entendait bien dans le lointain comme un bruit confus d'armes, de voitures et de voix humaines. — Il avait peu de temps pour réfléchir et peu de forces pour partir. Mais sa mission n'était pas accomplie, il devait se réserver pour des jours meilleurs. Instinctivement il tourna le dos aux vallons d'où lui arrivait comme un écho d'une foule en désordre. Je ne raconterai pas les mille et une péripéties de cette évasion. Tous les habitants de l'Est de la France ont vu, à cette époque néfaste de notre histoire dont nous retraçons ici un petit épisode, nos guerriers, pour éviter les liens de la captivité, déguisés qui en prêtre, qui en religieux, qui en meunier, qui en garçon de ferme. Camille, pour arriver sain et sauf de Sedan à Donchery et de Donchery à l'armée de la Loire, dut changer plusieurs fois de costumes.

VIII.

Les échos retentissaient de la puissante voix du canon. Orléans et tous ses habitants se tordaient sous les atteintes des déceptions amères et sous les coups du désespoir. L'ennemi avançait toujours, l'armée française, hélas ! était refoulée et la cité de Jeanne d'Arc allait être livrée aux Germains. Déjà les premiers bataillons ennemis entraient triomphalement dans ses murs. Nos soldats cependant ne pouvaient livrer la ville sans la défendre ; l'ennemi allait être obligé de faire le siège de chaque maison.

Raconter ici la rage des uns et des autres m'est impossible.

Cependant, non loin de la statue de Jeanne d'Arc, quelque chose d'extraordinaire se passait. C'était une scène renouvelée de la chevalerie. Deux officiers, l'un français et l'autre allemand, se portaient de grands coups de sabre. L'Allemand enivré, des triomphes de la veille exaspéré à la vue de l'obstacle qu'il rencontrait, frappait comme un énergumène, hurlait comme un damné. Le Français, doux et beau cavalier, comme sur un champ de parade, paraît tranquillement les coups. Déjà l'Allemand était las ; alors l'officier français rapide comme l'éclair, fond sur l'ennemi et d'un coup de sabre adroitement porté étend son adversaire à ses pieds. Les femmes agitaient leurs mouchoirs et criaient : *vive la France !* comme si le sort du pays entier eût dépendu de ce brillant fait d'armes.

Ces cris furent entendus : bientôt arrivait une horde de Prussiens que la présence de la mort, le sang et l'orgueil poussaient à la rage. Seul en présence de cette multitude ennemie, le brillant officier français eut un sourire superbe. Un contre deux cents ! quelle heureuse fortune ! Oh ! le vit faire un grand signe de croix ! puis voler à l'ennemi. Toutes les balles de son revolver frappaient juste et les Prussiens mordaient la poussière. Par une manœuvre hardie il rebroussa chemin et son fier coursier l'emportait comme le vent au milieu d'une pluie de balles. La panique ou plutôt l'admiration semblait attacher l'ennemi sur place : nul n'osait le poursuivre. Ce guerrier était-il un homme ou un ange ?

Cependant on prit conseil et les voilà, ces lourds Saxons, qui marchent en rangs serrés contre le redoutable chevalier. Le Français les a vus ; prompt comme la foudre il accourt à leur rencontre. Tous ses coups portent ; les cadavres s'entassent autour de lui. Il est cerné, mais rien ne l'arrête et la mort fauche dans les rangs de ses ennemis terrifiés.

D'une fenêtre voisine pourtant éclate un coup de fusil. Le cruel a visé juste, le chevalier est frappé en pleine poitrine. Il fit un suprême effort et d'un bond son cheval l'emporta au pied de la statue de Jeanne d'Arc. Déjà la vision de la mort était devant lui.

IX.

L'officier se découvre, fait un nouveau signe de croix et, d'une voix lente que le sang étouffait, prononce ces paroles : " Je meurs content pour Dieu et pour la France ! Heureuse et sainte Pucelle, rendez le courage et la victoire à votre peuple ! Pardon, ô Dieu, pardon pour mon père, je vous offre mon sang et ma vie en réparation de ses crimes !..."

Ce furent les dernières paroles de Camille. Des flots de sang partaient de sa poitrine béante et la mort vint glacer ces mains vigoureuses qui avaient si noblement porté l'épée de la France.

Les ennemis rendirent les honneurs funèbres à ce vaillant guerrier qu'ils avaient dû admirer et les anges de la Réparation emportèrent l'âme de Camille pour la couronner dans le ciel.

FRANCK DE BONNEFOY.

L'ÉTÉ

Le soleil qui mûrit, dans les nombreux sillons,
L'espoir du laboureur, les épaisses moissons,
Nous force quelquefois de demander l'ombrage
Aux rameaux protecteurs des arbres du bocage
Qu'à paré le printemps d'un splendide feuillage.

L'été ! Ah ! qui décrira les splendeurs de l'été ! Partout la magnifique nature épanouit, étale ses inépuisables richesses.

Merci, mon Dieu, de votre magnificence ! Les moissons, qui, au printemps, n'étaient que verdure, lancent leurs féconds épis vers le ciel, et le froment commence à jaunir comme une gerbe d'or. Le feuillage des arbres est complet ; on peut se reposer sous leurs frais ombrages ; et déjà Pomone nous donne les plus belles espérances.

Aussi, écoutez ces petits oiseaux, ces chœurs éternels de la création, comme ils sont joyeux, comme ils murmurent avec bonheur leur plus délicieux ramage ! comme ils parcourent avec agilité toutes les branches de l'arbre touffu !

Le soleil alors darde sur la terre ses brûlants rayons, et le tonnerre fait souvent entendre sa voix terrifiante, pour apprendre à l'homme la puissance du Dieu de l'univers.

L'esprit de contradiction.

Le caractère de chacun de nous a une tendance qui provient de l'esprit général de l'époque. Le XVIII^e siècle était poétiquement libertin. On a remarqué que les meilleures natures penchaient alors à cette brillante faiblesse, et que les seuls catholiques très-austères y échappaient.

Notre XIX^e siècle étant voué au parlementarisme, ce système a fait croître une masse de champignons plus ou moins vénénéux que l'on nomme journaux. Sur l'exemple des journaux, partout on discute, on dispute, on conteste. Chez les orateurs, même chez les écrivains, la faculté de l'exposition simple et claire est devenue rare ; comme aussi l'union ou l'accord dans n'importe quel partie politique est devenu difficile.

Si l'on passe de l'effet général à l'effet particulier, on constate qu'il existe un peu chez tout le monde, une disposition à objecter, à contester, à contredire ; et que chez beaucoup de personnes, cette disposition s'aggrave jusqu'à l'état chronique, au point de les rendre insupportables. Avant de savoir ce que vous allez dire, dès le premier mot elles vous contredisent déjà :

Ce vice très-détestable non moins que très-répandu est certainement un vice moderne, car parmi tant et tant de censures opiniâtres que l'on trouve dans les écrits des Pères de l'Église sur ou contre les vices de leur époque, il n'est pas question jamais du vice de la contradiction.

Un bonhomme de philosophe de nos amis les péciait ainsi d'une manière expressive quoique indirecte :

— Qu'est-ce qu'un *ami* ? Celui qui est en disposition de trouver bien tout ce que vous faites et tout ce que vous dites.

— Qu'est-ce qu'un *ennemi* ? Celui qui est en disposition de trouver mal tout ce que vous dites et tout ce que vous faites.

C'est dur, mais juste. Avis à ceux qui sont possédés de l'esprit de contradiction. Leur méchante habitude en fait des ennemis de tout le monde, sans qu'ils le veuillent ni le sachent.

Tout n'est pas profit dans le métier de philosophe. Celui à qui nous sommes redevables de la définition de l'*ami* et de l'*ennemi* a ses petits défauts comme vous et moi.

Il prétend avoir découvert chez les artistes mêmes une tendance à l'incorrection, au manque de rectitude ou d'équilibre ; et il attribue cela bien entendu, aux journaux dont la polémique criarde et fautive fait tituber la plupart des intelligences.

— Suivez les boutiques une à une, dit-il, et lisez le nom ou la profession du marchand ! C'est inégal, cela monte, cela descend et toujours quelque lettre qui chevauchent ! Observez les tableaux ou les bibelots qui décorent un appartement ; pas un n'est posé bien d'aplomb ! Entrez dans un de nos grands restaurants, et voyez les tables, les billards, les lampes ; tout cela claudique et refuse l'alignement ! Il n'est pas jusqu'au paletot neuf que vous apporte le tailleur : les boutonnières prennent plaisir à éviter les boutons, et il y a toujours une manche plus courte l'une que l'autre, etc., etc., et cinquante pages d'*et cætera* !

Par suite de cette découverte, le bonhomme de philosophe a contracté une manie. Lorsque dans une visite il se trouve assis en face d'un tableau qui incline un peu de droite ou de gauche, on lui parle et sa préoccupation l'empêche de répondre. Tout à coup il se lève, il va au tableau, il le redresse, et révient s'asseoir, sans même s'excuser.

Cette manie lui value dernièrement une mésaventure assez piquante.

Il suivait à petits pas le trottoir d'une de nos rues populaires. Un monsieur et une dame s'arrêtent devant une vitrine de papetier et regardent les images ou les gravures. Lui aussi s'arrête, non pas attiré par les images mais fasciné par une incorrection dans la toilette de la dame. Il y avait de quoi ! L'espèce de petit châle en tricot soyeux capitonné de perles noires pendait démesurément ; la pointe, au lieu de descendre d'une manière correcte pour occuper le milieu de la taille, la pointe s'en allait scandaleusement jusque sous le bras gauche ou à peu près.

Notre pauvre bonhomme de philosophie ne put pas se réprimer. Au moment même où la dame se retirait, il saisit à poignée la pointe du châle et tire dessus, ferme et sec.

La dame se retourne, presque effrayée, et il lui faut subir encore la réprimande du petit vieux bonhomme :

— Eh bien, quoi ? Votre châle était de travers ; je l'ai redressé, c'est tout. A la rigueur vous me devez un remerciement.

C'était peut-être raisonné juste. Mais le monsieur de la dame vous avait une de ces encolures qui indiquent le tambour-major en vacances. Il saisit le philosophe par le bras, et lui imprime le mouvement de demi-tour à droite puis aussitôt un vigoureux coup de pied par derrière : un seul ! et il s'éloigne avec la dame, sans même tourner la tête.

— Le philosophe, dites-vous devait être furieux ?

Non, un philosophe n'est jamais furieux ! Dans le premier moment, le nôtre éprouva un déplaisir assez vif ; peu après il se tranquillisa par une réflexion pleine de justesse, que voici :

— Certainement ce monsieur a frappé trop fort ! Du moins le coup est arrivé bien d'aplomb et à la place qu'il fallait, mon amour-propre en aura un peu souffert peut-être, pas mon équilibre ! Comme coup de pied celui-ci est irréprochable.